

Contes de Nasreddin Hodja 151 à 200

151. La raison du plus fort

Un jour, Nasreddin Hodja eut besoin de traverser la Mer de Marmara. Il prit donc le bateau, mais juste au milieu de la traversée, une grande tempête se leva et le bateau commença à couler. Tous les passagers et les membres d'équipage se mirent à écoper pour essayer de maintenir le bateau à flots. Cependant, parmi la foule, il se trouva un homme qui, à la consternation générale, prenait l'eau dans la mer pour la jeter dans le bateau : l'inévitable Nasreddin Hodja. Le capitaine se précipita vers lui en l'injuriant, en l'accusant de vouloir tous les tuer, mais Nasreddin ne se départit pas de son calme. Il expliqua au capitaine qu'il se contentait de suivre le conseil que sa mère lui répétait tout le temps : toujours se mettre du côté du plus fort...

152. Le commerçant polyvalent

Nasreddin Hodja entre dans un bazar où l'on vend de tout et demande au commerçant :

— Vends-tu des planches ?

— Oui, j'en vends.

— Vends-tu des clous ?

— Oui, j'en vends aussi

— As-tu des scies ?

— Oui, j'en ai.

— As-tu des rabots ?

— Oui, j'en ai aussi.

— Alors, demanda Hodja, comment se fait-il qu'avec tout ça tu ne sois pas menuisier !

153. Une question de lumière

Un jour, un homme trouve Nasreddin Hodja en pleine nuit, à quatre pattes, cherchant quelque chose dans le halo de lumière d'un lampadaire.

— As-tu égaré quelque chose ? lui demande-t-il.

— Oui, j'ai perdu mes clés, répond Nasreddin.

— Et où les as-tu laissées tomber ?

— Là-bas, dit Nasreddin, en désignant un porche obscur.

— Mais alors pourquoi les cherches-tu ici, alors que tu les as perdues ailleurs ? C'est stupide !

— Pas tant que ça ! répond Nasreddin, je préfère les chercher là où il y a de la lumière !

154. L'omelette

Nasreddin Hodja du temps qu'il était aubergiste à la campagne, voit arriver un jour une troupe brillante de chasseurs à cheval. C'est un grand seigneur et sa suite.

— Holà, aubergiste, une collation ! Nous avons l'estomac vide.

Nasreddin leur prépare une omelette qu'ils mangent avec appétit.

— Combien te dois-je ? demande le seigneur au moment de repartir.

— Trente dinars, Excellence.

— Par Allah ! Trente dinars pour une omelette ! Les œufs sont donc bien rares par ici.

— Non, Excellence, ce ne sont pas les œufs qui sont rares par ici, ce sont les gens riches.

155. Enseigner la réalité

Les élèves interrogent Nasreddin Hodja, leur instituteur :

— Maître, quel homme a plus de valeur ? Celui qui conquiert un empire par la force, celui qui peut le conquérir, mais qui se l'interdit ou celui qui empêche un autre de s'emparer d'un tel empire ?

Perplexe, Hodja répond :

— Je n'en sais rien. Mais je sais quelle est la tâche la plus difficile au monde.

— Laquelle ? demandent les élèves.

— Vous apprendre à voir les choses comme elles sont réellement.

156. Un conseil d'ami

— Quelle est la chose la plus précieuse au monde ? l'interrogent les amis de Hodja.

— C'est facile ! Un conseil d'ami n'a pas de prix, répond Nasreddin.

— Et la chose qui a le moins de valeur ?

— C'est aussi un conseil d'ami, répond-il à nouveau.

Voyant ses amis étonnés, il ajoute l'explication suivante :

— Le conseil d'un ami peut s'avérer sans prix s'il est suivi. Par contre, il est sans valeur si on n'en tient pas compte.

157. De l'or ou des cailloux ?

Dans un village où Nasreddin Hodja était imam, les gens avaient l'habitude de collectionner des pièces d'or, de les mettre dans une jarre et de l'enterrer dans leur jardin. Une fois par an, ils déterraient la jarre, admiraient les pièces puis l'enterrait de nouveau. Nasreddin Hodja prit des cailloux, les mit dans une jarre et l'enterra.

— Effendi, ça ne va pas ainsi, tu dois remplir ta jarre d'or, lui dirent les gens.

— Braves gens, dit Hodja, considérant que vous ne dépensez pas votre argent, qu'importe que ce soit de l'or ou des cailloux ?

158. Nasreddin et le savant

Nasreddin Hodja avait un bac qu'il utilisait pour faire traverser la rivière aux gens. Un jour son passager était un savant décidé à tester le savoir de Nasreddin et à lui donner une leçon.

— Dites-moi, Nasreddin, comment orthographiez-vous le mot "magnificence" ?

— Je ne sais pas, dit Nasreddin en continuant de ramer.

— Combien font deux tiers de neuf ?

— Aucune idée.

— Comment calcule t-on la surface d'un triangle ?

— Pas la moindre idée.

— Vous n'avez donc pas appris tout cela à l'école ?

— Non !

— Dans ce cas, la moitié de votre vie est perdue.

À ce moment même, une terrible tempête est survenue et la barque a commencé à couler. Les deux hommes se retrouvèrent à l'eau, assez loin l'un de l'autre.

— Dites-moi, Monsieur le savant, dit Nasreddin. Avez-vous appris à nager ?

— Non, jamais ! Dit le savant qui se débattait pour ne pas se noyer.

— Dans ce cas, lui cria Nasreddin, ce n'est pas la moitié, mais c'est votre vie entière qui est perdue.

159. Les notables

Tout l'après-midi, Nasreddin Hodja s'est promené en compagnie de deux notables de la ville, l'imam et le kadi, mais l'heure est venue de se séparer.

— Tu es vraiment un homme surprenant, remarque le religieux. Parfois on dirait que tu es un filou capable de voler et de duper n'importe qui, et puis, quelques instants après, on croirait avoir affaire à un imbécile.

— Allons, Nasreddin, sois franc pour une fois, continue le magistrat, dis-nous donc qui tu es en réalité : un escroc, un idiot ?

— Cela dépend, répond Nasreddin Hodja. Et ce que je peux vous dire tout de même, chers amis, c'est qu'en ce moment je suis juste entre les deux !

160. Le joueur de luth

Quelqu'un demanda, un jour, à Nasreddin Hodja s'il savait jouer du luth.

— Oui, répondit Nasreddin.

On lui donna un luth et il commença à jouer.

— Diiiiiiiiiiiiiiiiiiiiing

Toujours la même note, avec la même corde, à plusieurs reprises. Après quelques minutes, les gens demandèrent à Nasreddin de cesser de jouer.

— Hodja, ce n'est pas une façon correcte de jouer du luth, vous jouez toujours la même note. Les joueurs de luth déplacent leurs doigts de haut en bas et vice-versa.

— Eh bien, je sais pourquoi ils vont en haut et en bas et essayent les différentes cordes.

— Pourquoi donc cela ?

— Parce qu'ils cherchent cette note que, moi, j'ai déjà trouvée.

161. Le soleil ou la lune ?

On n'aimait bien embarrasser Nasreddin Hodja avec des questions oiseuses ou carrément impossibles à résoudre. Un jour, on lui demande :

— Nasreddin, toi qui es versé dans les sciences et les mystères, dis-nous quel est le plus utile du soleil ou de la lune.

— La lune sans aucun doute. Elle éclaire quand il fait nuit, alors que ce stupide soleil luit quand il fait jour.

162. Pain quotidien

Des gardes viennent arrêter Nasreddin Hodja. Le sultan veut le confronter avec les sages les plus éminents du pays, qui l'accusent d'hérésie. Pour sa défense, Hodja demande qu'on donne de quoi écrire aux savants. Il les invite à répondre par écrit à une seule question : « Qu'est-ce qu'un pain ? »

Puis il lit les réponses à l'assemblée :

— Pour le juriste, le pain est une nourriture.

Pour le physicien, c'est de la farine et de l'eau.

Pour le théologien, un don du Ciel.

Pour le géographe, une pâte cuite.

Pour le philosophe : cela dépend de ce qu'on entend par "pain".

Pour le médecin, c'est une substance nutritive.

Enfin, pour l'historien, personne ne sait ce que c'est.

Puis il se tourne vers le sultan et dit :

— Seigneur, ils sont incapables de se mettre d'accord pour définir une chose qu'ils mangent tous les jours. Comment pourraient-ils décréter de commun accord que je suis un hérétique ?

163. Le voyageur rusé et le mur

Un voyageur, de passage au village, demanda à un homme, adossé à un mur, s'il connaissait

bien Nasreddin Hodja?

— Je voudrais le rencontrer, dit-il, car on prétend qu'il est rusé. Étant donné que je prétends être plus rusé, je voudrais me mesurer à lui.

L'homme lui répond :

— Peux-tu maintenir ce mur avec ton dos ? Ici, les hommes du village se relaient pour éviter qu'il ne tombe. Pendant ce temps, je vais aller chercher Nasreddin Hodja et je reviens prendre ma place.

L'homme s'exécuta aussitôt.

Au bout de quelques heures, des hommes du village qui se demandaient ce qu'il faisait, l'abordent. Il leur expliqua ce qui s'est passé. Ils lui répondirent :

— Pauvre idiot, tu as eu affaire à Nasreddin Hodja lui-même!!!

164. Le lac et le seau

Nasreddin Hodja et un de ses amis sont assis un soir au bord du lac d'Aksehîr. L'homme a déjà entendu le Hodja soutenir bon nombre de paradoxes et même d'inepties et il commence à en avoir assez :

— Enfin, Nasreddin, tu exagères! La réalité existe, tout de même.

— Certes, concède le Hodja, mais elle est très relative...

— Du tout, elle est absolue !

— Donne-moi un exemple d'une telle réalité, insiste Nasreddin.

— Eh bien, je ne sais pas... Tiens, tu ne vas quand même pas prétendre qu'on pourrait mettre toute l'eau de ce lac immense dans un seau !

— Eh bien, si, justement ! Cela dépend de la taille du seau.

165. Nasreddin Hodja et le cocher

Nasreddin Hodja rentre chez lui, contrarié par une mauvaise journée. Et pour une bagatelle, le voilà qui se dispute avec sa femme :

— J'en ai assez, je m'en vais, je quitte la maison !

Affolée et désespérée, sa femme lui court après en demandant :

— Où vas-tu ? Dis-moi au moins où tu vas aller...

Nasreddin Hodja claque la porte, sans répondre et s'en va. Une fois dehors, il arrête une calèche qui arrivait et s'installe sans rien dire.

— Bonjour, Nasreddin, où veux-tu aller ? lui demanda le cocher.

— Comment ça, où je veux aller. Je ne l'ai même pas dit à ma femme et tu veux que je te le dise à toi !

166. La grasse matinée

Nasreddin Hodja et sa femme paressaient au lit et aucun d'eux n'avait envie de se lever.

— Kalima, dit Nasreddin, va voir dehors s'il pleut encore.

— Non, le temps est sec, sinon tu entendrais le bruit de la pluie sur le toit.

— Alors, lève-toi pour mettre une bûche dans le feu.

— Tu ne vois pas d'ici qu'il reste encore des braises dans la cheminée ?

— Je vois que tu n'as aucune envie de te lever. Puisque tu as réussi à faire deux tâches sans sortir du lit, dis-moi comment tu comptes t'acquitter de la troisième ?

— Laquelle ? interrogea Kalima

— Traire la chèvre qui se trouve dans la cabane, au bout du jardin.

167. Le potage de la belle-mère

En voyant sa femme pleurer sans aucune raison, Nasreddin Hodja lui demanda

— Que t'est-il arrivé ?

Sa femme, séchant ses larmes, lui répondit :

— Je me suis souvenu de ma pauvre mère. Elle aimait tellement ce potage. C'est elle qui m'a appris à le faire.

Nasreddin connaissait sa belle-mère et avait beaucoup de respect pour elle. Donc il n'a rien dit. Il a pris une cuillerée de potage et l'a avalée. Ses yeux se sont alors remplis de larmes.

— Qu'est-ce qui se passe ? lui dit sa femme. Pourquoi pleures-tu ainsi ?

— Je pleure, dit Nasreddin, parce que c'est toi qui aurais dû être morte au lieu de ta pauvre mère.

168. Les jambes sciées

La femme de Nasreddin Hodja n'était facile à vivre. Elle le harcelait constamment et Nasreddin en avait plus qu'assez. Durant un de ses sermons, il parla des épouses acariâtres et il put vider son cœur à souhait. Quand il eut fini, il se sentit mieux et demanda aux hommes de l'assistance qui avaient des femmes acrimonieuses de se lever. Tous se levèrent, ce dont il fut surpris. Un de ses amis lui dit :

— Hodja, tu es le seul à ne pas te lever ! Tu dois donc être très heureux avec ta femme !

— Oh non ! répondit Nasreddin. J'allais me lever avant quiconque quand j'en ai été empêché. J'ai été tellement déconcerté par le nombre de personnes concernées que mes jambes se sont mises à trembler, à tel point que je ne pouvais même plus bouger.

169. Si Dieu veut (In shaa Allah)

Nasreddin Hodja était déterminé à être plus entreprenant. Un jour, il dit à sa femme qu'il allait labourer son champ près de la rivière et qu'il serait de retour pour le dîner. Elle l'exhorta à dire "In shaa Allah" (si Dieu veut). Il lui répondit que c'était son intention, que Dieu veuille ou ne veuille pas. Horrifiée, sa femme leva les yeux au ciel et, prenant Allah à témoin, lui demanda de lui pardonner pour ce parjure. Nasreddin prit sa charrue, y attela ses bœufs et, enfourchant son âne, s'en alla vers le champ. Cependant, suite à une soudaine et brève averse, la rivière déborda. Son âne fut emporté par le courant et, embourbé, un des bœufs eut une patte brisée. Nasreddin dut le remplacer lui-même. Il avait fini la moitié du champ seulement quand le soir tomba. Il rentra chez lui, exténué. Il dut attendre longtemps dans l'obscurité que le niveau de la rivière baisse, pour pouvoir traverser. Il arriva vers minuit, trempé mais plus sage. Il frappa à sa porte.

— Qui est là ? Demanda sa femme.

— Je pense que c'est moi, si Dieu veut.

170. La gestation de sept jours

La première femme de Nasreddin Hodja étant morte récemment, il décida de se remarier. Exactement sept jours après le mariage, sa femme donna naissance à un bébé. Hodja courut au marché, acheta du papier, des crayons, des livres et revint mettre ces objets à côté du nouveau-né. Etonnée, sa femme lui demanda :

— Mais Effendi, le bébé n'aura aucune utilisation de ces objets pour un certain temps encore!

Pourquoi cette précipitation ?

— Détrompez-vous ma chère, répondit Nasreddin. Un bébé qui arrive en sept jours au lieu de neuf mois, est sûr d'avoir besoin de ces choses d'ici à deux semaines au maximum.

171. Le visage revêché

Un soir, Nasreddin Hodja rentre chez lui, fatigué, cherchant un réconfort, mais ne trouvant, pour l'accueillir, que la mine renfrognée de sa femme.

— Qu'est-ce qui ne va pas encore ? se plaignit Hodja. C'est là toute ma récompense après une dure journée de labeur ?

— Oh ! Dit sa femme, le petit garçon de notre voisin est mort. Je suis allé participer à la prière et je viens juste d'en revenir.

— Je me souviens, répliqua Hodja, Tu as le même visage revêché que quand tu reviens d'un mariage.

172. L'âge de sa femme ?

Nasreddin Hodja est allé chez le cadî pour divorcer. Ce dernier lui a demandé le nom de sa femme.

— Je ne sais pas, a-t-il répondu.

— Depuis combien d'années êtes-vous mariés ?

— Depuis plus de vingt ans.

— Comment se fait-il que tu ignores le nom de ta femme ?

— Je n'ai jamais pensé que le mariage durerait, donc je n'ai pas fait l'effort d'apprendre le nom de la jeune mariée.

173. Tout le monde est là !

Allant chercher des œufs au marché, Nasreddin Hodja en ramena un.

— Comment ? lui dit sa femme. Que veux-tu que je fasse d'un seul œuf ! Il m'en faut une demi-douzaine ! Pourquoi fais-tu toujours les choses au compte gouttes !

Il retourna au marché et ramena cinq autres œufs. Mais, quelque temps après, sa femme tomba malade et était mal en point.

— Va vite me chercher un médecin, lui dit-elle. Ce qu'il fit illico. Il arriva avec plusieurs personnes et dit à sa femme :

— Cette fois, tu n'auras pas de reproches à me faire car j'ai suivi ton conseil et je t'ai ramené la demi-douzaine : avec le médecin, voici le pharmacien, le commerçant du bazar qui t'a apporté une bouillante pour te tenir chaud, le marchand de bois pour nous permettre de faire un bon feu dans la cheminée, l'imam qui va prier pour ta guérison et, il y a même le croque-mort, on ne sait jamais !

174. La mort de Nasreddin Hodja

Un jour qu'il se sentait mal en point, Nasreddin Hodja s'étendit sur le chemin qui menait à sa maison, se croyant mort. Il s'est dit que quelqu'un finirait bien par passer par là et irait annoncer la nouvelle au village. Comme personne n'était venu, il se leva et alla chez lui annoncer la nouvelle à sa femme :

— Halouma, je viens juste de mourir, tu trouveras mon corps sur le chemin qui mène à la rivière. Il repartit s'étendre à nouveau sur le chemin. Sa femme alla voir le cadî et lui dit :

— Mon mari est mort, il est sur le chemin qui mène à la rivière.

— Halouma, en es-tu sûre ? Je viens juste de voir ton mari qui gambadait comme un cabri et je t'assure qu'il se portait à merveille !

— J'en suis sûre ! Il est venu me l'annoncer lui-même !

175. Combien d'ânes : huit ou neuf ?

Nasreddin Hodja revenait du moulin, les sacoches de ses ânes pleines de froment fraîchement moulu.

— Je leur montrerai, se disait-il, en riant sous cape. Ils n'ont pas arrêté de m'abreuver de conseils sur les soins à prendre de leurs ânes et de leur blé. Comme si je ne connaissais pas sur les ânes plus que n importe qui à Aksehir !

Il suivait le ruisseau qui parcourait la vallée partant du moulin. Arrivé au sommet de la colline avant d'arriver à Aksehir, où les propriétaires attendaient leurs neuf ânes, il se mit à les compter. Surpris, il n'en trouva que huit. Sautant de son âne, il chercha partout, mais aucun âne manquant n'était visible à l'horizon. Il compta de nouveau et en trouva, cette fois-ci, neuf. Enfourchant son âne, il repartit et compta de nouveau ses ânes :

— Un, deux, trois ...

Jusqu'à huit. Pas de neuvième âne en vue ! Il chercha derrière tous les arbres, derrière les rochers, pas l'ombre d'un âne. De nouveau il compta, debout près de ses ânes. Il y en avait neuf. Perdait-il ses esprits ou bien ses ânes étaient-ils ensorcelés ? Ou alors était-ce l'alcool qu'il avait ingurgité qui lui jouait des tours ?

Il fut heureux de rencontrer un ami sur sa route.

— Oh Ahmed Effendi ! Avez-vous vu un de mes ânes ? Je l'ai perdu et puis je ne l'ai pas perdu.

— Que voulez-vous dire Nasreddin Hodja ? demanda Ahmed.

— J'ai quitté le moulin avec neuf ânes, expliqua Nasreddin. Sur une partie de mon chemin il y en avait effectivement neuf et sur une autre partie il n'y en avait plus que huit ! Mustapha était accoutumé au comportement étrange de Nasreddin, mais il fut surpris. Il compta alors les ânes et en trouva neuf.

— Montrez-moi comment vous avez compté vos ânes, dit-il à Nasreddin.

— Un, deux, trois... commença ce dernier, comptant jusqu'à huit.

S'arrêtant à ce dernier nombre, il regarda son ami impuissant et terrifié, ce qui amusa Ahmed et le fit rire aux éclats.

— Qu'y a-t-il donc de risible ? demanda Nasreddin.

— Oh ! Hodja ! Quand vous comptez vos ânes, pourquoi ne comptez-vous pas celui sur lequel vous êtes assis ?

176. Comment lisent les ânes

Dans une conversation avec Tamerlan, Nasreddin Hodja commença à vanter les mérites de son âne :

— Il est tellement intelligent que je peux tout lui apprendre, même à lire.

— Va et apprend lui à lire, dit Tamerlan. Je te donne trois mois pour cela.

De retour chez lui, il commença l'apprentissage avec son âne. Il mit sa nourriture habituelle entre les pages d'un gros livre et lui apprit à tourner les pages avec sa langue pour trouver la nourriture. Il cessa de le nourrir trois jours avant le terme de trois mois fixé par Tamerlan. Emmenant l'animal à Tamerlan, il lui demanda un gros livre et le posa devant l'âne affamé. Ce dernier entreprit de tourner les pages avec sa langue et, ne trouvant rien, se mit à braire.

— C'est sûrement une étrange manière de lire, dit Tamerlan.

— Oui, rétorqua Nasreddin, c'est ainsi que lisent les ânes.

176. Des ânes à bon marché

Nasreddin Hodja est allé au marché pour y vendre des ânes. Les prix qu'il proposait étaient

si peu élevés qu'aucun des autres marchands d'ânes ne pouvait le concurrencer.

Un jour, l'un d'eux vint le voir :

— Hodja, comment fais-tu pour proposer des prix imbattables, pour des ânes magnifiques et bien entretenus ? Moi, je vole le fourrage, je paie mal mes garçons d'écurie et pourtant je n'arrive pas à vendre moins cher que toi ! Quel est ton secret ?

— Mon secret, lui confia Nasreddin, je vais te le dire, tout à fait entre nous : les ânes, je les vole.

177. Qui est le vendeur ?

Nasreddin Hodja décida un jour de devenir vendeur de pois chiches grillés. Il acheta, à un ancien marchand de pois chiches, un âne et les outils nécessaires à ce commerce. Comme l'âne était habitué à ce négoce, chaque fois qu'il passait devant une maison de clients potentiels, il se mettait à braire. Nasreddin ne pouvait ouvrir la bouche pour crier "marchand de pois chiiiiiiiches", sans que l'âne ne se mette à braire. Arrivé à la place du marché, prêt à crier "marchand de pois chiiiiiiiches..", il fut devancé par l'âne qui a commencé à braire. Il se tourna vers lui et lui dit :

— Qui est en train de vendre les pois chiches ? Toi ou moi ?

178. Un âne exceptionnel

— Je dis non et non ! Je ne garderai pas cet âne un jour de plus !

Nasreddin Hodja lança un regard furieux au petit âne gris qui battait l'air patiemment avec sa queue pour éloigner les myriades de mouches qui l'assaillaient, attendant que Nasreddin lui mette sur le dos la vieille carpette qui servait de selle.

— Qui te dit qu'un nouvel âne ne sera pas aussi, sinon plus têtu que celui-ci, suggéra Kalima.

— Ce malheureux âne est plus que têtu ! fulmina Nasreddin. Il mange comme un éléphant, mais devient chaque jour plus maigre. Il est lent comme une tortue, paresseux comme une couleuvre, vicieux comme un renard, stupide comme un poisson et têtu comme un âne !

Kalima tapota le petit âne qui frotta alors affectueusement sa tête contre sa manche. Kalima n'a rien dit. Elle s'était suffisamment disputée avec son mari pour deviner quelles seraient ses réactions.

— Dis adieu à cette créature ! dit Nasreddin, en enfourchant le petit animal et lui demandant, selon la manière habituelle de conduire les ânes (un "rghr-r-r-r" guttural), d'avancer. Ce qu'il ne fit pas.

— Un autre âne aurait déjà avancé à cet ordre. Tu verras quel excellent âne je ramènerai du marché. Je peux vendre cet âne misérable suffisamment cher pour en acheter un autre meilleur et il me restera une pièce d'or pour te permettre de confectionner une nouvelle robe.

— Ughr-r-r-r, gronda t-il de nouveau.

Le petit animal agita ses longues oreilles, à contrecœur, et s'en alla. Jubilant à l'évocation de l'importante affaire qu'il allait réaliser au marché, Nasreddin tapota le cou de son âne et se dirigea vers la place du marché.

— Voici un âne dont son propriétaire sera fier, dit Nasreddin en remettant l'âne au commissaire-priseur.

— Un tel âne devrait rapporter un bon prix, dit le commissaire-priseur.

Il poussa l'âne, pinça ses pattes et regarda ses dents. Comme Nasreddin, il vanta bien fort ses mérites. Le commissaire-priseur a aligné les animaux l'un après l'autre pour la vente. Aucune offre n'a été faite pour l'âne de Nasreddin. Ce dernier n'avait d'yeux que pour un âne qu'il voyait plus grand, plus soyeux et plus dodu que les autres. Sûrement c'était l'âne qu'il lui fallait. Finalement, tous les ânes ont été vendus, sauf deux – celui que Nasreddin avait apporté et celui qu'il avait décidé d'emporter.

Il fut soulagé de voir que le commissaire-priseur amenait d'abord son vieil âne. Il avait besoin d'avoir l'argent de sa vente avant de faire une offre pour l'âne sur lequel il avait jeté son dévolu.

— Voici un âne qui vaut la peine d'être acheté ! dit le commissaire-priseur, en se frottant les mains. J'ai souvent observé cet âne et j'ai regretté qu'il n'ait pas été mien. Voyez cette lueur dans ses

yeux ! C'est un âne qui vous obéira avant que vous ne lui en ayez donné l'ordre. Regardez ces muscles! Et ces pieds graciles! Je parie que cet âne est plus rapide que n'importe quel âne d'Aksehir !

Nasreddin Hodja regarda les pattes de son âne. Il n'avait jamais remarqué qu'elles fussent graciles ni combien son poil était si soyeux.

— Combien offrez-vous pour le plus beau, le plus fort, le plus sage, le plus travailleur, le plus obéissant des ânes de tout Aksehir ?

— Trente livres, offrit un villageois.

Nasreddin le regarda fixement.

— Trente livres pour l'âne le plus meilleur d'Aksehir ! Cinquante, surenchérit Nasreddin.

— Soixante livres, proposa un autre villageois

— soixante-dix ! Quatre-vingt ! Quatre-vingt dix !

Le prix est monté, jusqu'à ce qu'un villageois offre deux cents livres.

— Deux cent dix, proposa un autre.

— Deux cent vingt, cria Nasreddin.

Aucune autre offre n'ayant été faite, le commissaire-priseur remit la bride à Nasreddin, qui paya ainsi cash son propre âne.

— Ughr-r-r-r, ordonna t-il à l'âne qui s'est mis à trotter vers la maison. Comme Kalima sera fière de cette acquisition !

A mi-chemin de la maison, il commença à se demander pourquoi sa bourse était vide. Il avait projeté, en bon négociateur, de ramener à la maison un âne et plus d'argent qu'il n'avait emporté. C'était embarrassant. Peut-être Kalima pourra t-elle le lui expliquer ?

179. Combien de pattes pour un âne ?

— Combien de pattes possède un âne ? demanda un passant à Nasreddin Hodja.

Ce dernier descendit de son âne et compta, un par un, les membres de l'animal :

— Quatre, dit-il.

— Quoi ? dit le passant. Tu ne sais même pas le nombre de pattes de ton âne, au point de devoir les compter ?

— Bien sûr que je le sais ! répondit Nasreddin. Mais, la dernière fois que je les ai comptées, c'était cette nuit et il y en avait quatre. Je voulais juste m'assurer que rien n'avait changé.

180. Nasreddin Hodja a perdu son âne

Nasreddin Hodja a perdu son âne, mais au lieu de le chercher, il parcourt les rues de la ville en criant :

— Louange à Dieu le Clément ! Louange à Dieu le Miséricordieux !

Connaissant l'attachement de Nasreddin pour son âne, les voisins sont surpris et demandent à Nasreddin :

— Pourquoi ces louanges à Dieu ? Tu ne devrais pas plutôt demander Son aide pour retrouver ton âne ?

— Vous n'avez rien compris, déclare Nasreddin. Je remercie Dieu de ne pas m'être trouvé sur son dos quand il a disparu. Sinon, c'est moi qui aurai été perdu.

181. Le salaire du bûcheron

En haut d'une piste de montagne, Nasreddin Hodja tirait son âne et soudain s'arrêta. La

résonance d'une hache, la voix d'un homme et le tintement de clochettes d'âne lui dirent qu'il y avait de la compagnie, dans cet endroit solitaire. Bientôt il se heurta à un groupe de six ânes qui paissaient sur la lande verte. Sur les côtés étaient entassées des piles de bois coupé. Tout près, un homme musclé maniait une hache. Le bûcheron recula rapidement, alors qu'un arbre tombait.

— Bravo, brave bûcheron ! acclama un second homme maigrichon, assis non loin de là. C'était un bel arbre, assez grand pour réchauffer toute une famille une bonne partie de l'hiver. A l'arbre suivant !

Sans regarder son compagnon confortablement assis, le bûcheron marcha vers un chêne, prit fermement le manche de sa hache et commença à cogner au-dessus des racines de l'arbre. Nasreddin Hodja était assis sur son âne, observant ce spectacle étrange : l'homme fort maniait la hache sans dire un mot tandis que l'homme assis ne cessait d'approuver, d'acclamer et de commenter. C'en était trop pour la curiosité de Nasreddin Hodja.

— Pourquoi faites-vous tout ce bruit alors que c'est l'autre homme qui fait tout le travail ? demanda-t-il au petit homme.

— Oh ! Je l'aide, répliqua l'homme. Il a consenti à couper trente années de bois pour Hassan Bey. Pensez quel travail pour un seul homme. Je me suis associé à lui. Il manie la hache pendant que je l'encourage.

— Je pense, dit Nasreddin, que ce sont les bras musclés du bûcheron qui lui donnent du courage et pas vos vociférations.

Une semaine plus tard, Nasreddin rencontra de nouveau les deux hommes alors qu'ils discutaient devant le juge.

— J'ai gagné chaque livre moi-même, disait le bûcheron. J'ai coupé trente charges de bois pour Hassan Bey. J'ai chargé le bois sur les ânes et les ai conduits à la maison de Hassan Bey.

— Il a oublié comment je l'ai encouragé, dit le petit homme. J'ai donc gagné une partie de cet argent que Hassan Bey a fait l'erreur de donner entièrement au bûcheron.

Le juge semblait impuissant à trancher, n'ayant jamais rencontré un cas similaire auparavant. Il fut soulagé de voir arriver Nasreddin Hodja.

— Je sou mets ce cas à mon assistant Nasreddin Hodja, Effendi, dit le juge. Répétez-lui votre histoire.

Ce qu'ils firent.

Nasreddin Hodja a écouté, hochant la tête sagement, jusqu'à ce que les deux hommes n'aient plus rien à dire. Alors il a appelé un commerçant d'une boutique voisine.

— Apporte-moi un plateau, lui dit-il

Le plateau apporté, la foule s'approcha pour voir ce qui allait arriver.

— Donnez-moi l'argent que Hassan vous a payé pour les trente charges, dit-il au bûcheron.

— Mais c'est mon argent, plaيدا le bûcheron. J'ai travaillé dur pour chaque livre alors que cet homme était assis à l'ombre, en proférant des sons étranges.

Sur l'insistance de Nasreddin, à contrecœur, le bûcheron donna sa bourse. Nasreddin prit les pièces et une par une, les fit tinter sur le plateau. S'adressant à l'homme qui revendiquait sa part, il lui dit :

— Les entendez-vous ? Aimez-vous ce son ? N'est-ce pas un tintement joyeux ?

La dernière livre avait quitté la bourse du bûcheron et fit entendre son tintement sur le plateau.

— As-tu bien entendu ? dit Nasreddin au petit homme. As-tu entendu chaque livre ?

Le petit homme acquiesça de la tête.

— Alors tu as eu ton salaire, lui notifia Nasreddin. La sonorité de l'argent est la paie appropriée pour la sonorité du travail.

Nasreddin remit alors l'argent au bûcheron en lui disant :

— Et l'argent est la paie appropriée pour le travail.

182. Vache contre vache

Nasreddin Hodja exerçait, un certain temps, les fonctions de juge suppléant. Un paysan vint le trouver.

— Grand juge! Je viens te consulter. Supposons qu'une vache attachée à un piquet encorne une vache errante. Est-ce que le propriétaire de la première doit indemniser celui de la seconde ?

— Certainement pas, répondit Nasreddin. Une vache doit être tenue dans son enclos. Tant pis pour son maître s'il la laisse vagabonder.

— Je suis vraiment soulagé, Hodja, car c'est ainsi que ma vache a blessé la tienne tout à l'heure.

— Par Allah ! Pourquoi ne m'as-tu pas donné dès le début une narration complète des faits. Le cas est beaucoup plus compliqué que tu ne me l'as dit. Il faut que je consulte la jurisprudence. Qu'on m'apporte le gros livre noir qui se trouve en haut sur l'étagère!

183. Un don du ciel

— J'ai besoin d'argent ! dit Nasreddin Hodja en adressant une prière à Allah. J'ai besoin de mille livres.

Hassan Bey, le riche marchand dont la cour était contiguë à celle de Nasreddin, regardait du haut de sa fenêtre. Il pouvait voir Nasreddin à genoux sur un tapis de prière défraîchi, et murmurant inlassablement sa prière.

— Oh Allah ! J'ai besoin d'argent. De beaucoup d'argent. J'ai besoin de mille livres. Huit cents livres ne seraient pas suffisants, ni neuf cents, ni même neuf cent quatre-vingt-dix-neuf. Je dois avoir exactement mille livres. Je ne pourrais pas accepter une somme inférieure. Oh Allah ! Envoyez-moi mille livres le plus tôt possible.

Hassan Bey, écoutant depuis sa fenêtre ouverte, sourit comme il aurait souri à un enfant priant pour un morceau de loukoum. Il sourit à l'idée de cette étrange prière de Nasreddin Hodja.

— Il est temps, se dit-il, d'apprendre au vieux Hodja de ne pas prier sans l'aide d'Allah pour que ses prières se réalisent.

Il riait encore alors qu'un plan s'échafaudait dans son esprit. Quittant son poste d'observation, Hassan Bey retourna hâtivement à l'intérieur de sa chambre, où était caché son argent. Il compta et recompta neuf cent quatre-vingt-dix-neuf livres, mit l'argent dans un sac, l'attacha solidement et retourna silencieusement à la fenêtre ouverte. Il jeta le sac d'argent qui atterrit sur les pavés de la cour de Nasreddin. Sans attendre de remercier Allah, Nasreddin commença à compter l'argent. Il le compta à plusieurs reprises. La pile ne contenait que neuf cent quatre-vingt-dix-neuf pièces. Hassan Bey et sa femme, regardant par le treillage de la fenêtre, sans être vus, se retenaient pour ne pas rire.

— Laissons-le compter encore une fois, chuchota Hassan Bey à sa femme. Alors je lui expliquerai la plaisanterie. Il rira aussi franchement que nous.

Mais Hassan Bey avait trop attendu. Nasreddin ne compta pas les pièces de nouveau. Au lieu de cela, il les remit dans le sac qu'il a lié solidement et l'a mis dans sa large ceinture. Alors il s'est mis à genoux sur le tapis de prière.

— Oh Allah ! pria Nasreddin. Vous n'avez pas correctement compté les livres. Vous me devez encore une livre. Envoyez-la-moi à votre convenance. Et mille remerciements pour les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf livres que vous m'avez envoyés.

Si ce n'était le treillage, Hassan Bey aurait sauté par la fenêtre sans se donner la peine de prendre l'escalier. En peu de temps, il fut à la porte de Nasreddin.

— Rends-moi ma bourse. Rends-moi mes neuf cent quatre-vingt-dix-neuf livres !

— Votre bourse ? Vos neuf cent quatre-vingt-dix-neuf livres ?

— Oui, Je les ai jetées par la fenêtre, juste pour te faire une plaisanterie. Tu as dit que tu n'acceptais pas moins de mille livres.

— Non ! La bourse était un cadeau de Dieu. Elle est tombée directement du ciel en réponse à ma prière.

— Je te traînerai en justice, dit Hassan Bey. Nous verrons si elle est tombée du ciel ou de ma fenêtre !

Nasreddin Hodja acquiesça.

— Mon burnous ! dit Nasreddin.

Kalima était en train de le raccommo-der.

— Je ne peux pas aller devant les tribunaux sans mon burnous.

— Je te prêterai un burnous, dit Hassan Bey.

— Et mon âne ! Il boite et ne peut faire une si longue distance !

— Je te prêterai un cheval, dit Hassan.

— Mais, il me faut une selle et une bride ! Celles de mon petit âne n'iront jamais sur votre grand cheval.

— Je te prêterai une selle et une bride.

Nasreddin roula son tapis de prière et le rangea. Il dit au revoir à sa femme et suivit Hassan Bey.

En arrivant à la cour, Hassan Bey ne perdit pas de temps pour relater son affaire au juge.

— Bien, Nasreddin, dit le juge, Avez-vous quelque chose à dire ?

— Pauvre Hassan Bey, soupira Nasreddin, avec une voix pleine de compassion. Comme c'est triste ! Comme c'est très triste ! C'était un si bon voisin et si respecté de tous ! Quand on pense qu'il a perdu la raison !

— Que voulez-vous dire ? dit le juge

Nasreddin se rapprocha du juge et lui chuchota d'une voix que l'on pouvait entendre partout dans la pièce :

— Il pense que tout lui appartient. Vous avez entendu son histoire à propos de mon argent. Demandez-lui quelque chose d'autre et il vous dira que c'est à lui. Demandez-lui, par exemple, à qui est le burnous que j'ai sur le dos.

— C'est mon burnous, bien sûr, a hurlé le marchand, Nasreddin Hodja sait que c'est le mien.

Nasreddin secoua la tête tristement.

— Essayez quelque chose d'autre. Demandez-lui, par exemple, à qui est la selle qui est sur mon cheval gris.

— C'est ma selle, bien sûr et c'est ma bride aussi, cria Hassan Bey. Nasreddin Hodja le sait !

— Vous voyez comment il est, dit Nasreddin avec un soupir de pitié. Pauvre homme ! Il est si fou qu'il pourrait même revendiquer mon cheval gris.

— Bien sûr je revendique le cheval, cria le marchand.

— C'est un cas étrange, un triste cas, dit le juge pensivement.

Il n'était pas facile de condamner l'homme le plus riche de tout Aksehir.

— J'ai cru Hassan Bey quand il m'a dit avoir jeté une bourse pleine d'argent à Nasreddin Hodja. Maintenant, je vois les choses différemment. Quand il revendique la possession du cheval de Nasreddin Hodja, de son burnous, de la selle et de la bride, il montre que son esprit est dérangé. Hassan Bey, je suggère que vous alliez chez vous et preniez un long repos. Vous avez travaillé trop durement, j'en suis sûr. Nasreddin Hodja, vous pouvez garder votre bourse et tous les biens que votre voisin malheureux essaye de revendiquer.

Les deux hommes rentrèrent en silence par les rues d'Aksehir. Le marchand alla devant sa porte et s'apprêta à la fermer. À sa surprise, il fut suivi par Nasreddin.

— Voici votre argent, lui dit Nasreddin, remettant la bourse au marchand étonné, et votre burnous, et votre cheval avec sa selle et sa bride.

— Je vais revenir à la cour pour dire au juge que tout ceci n'était qu'une plaisanterie, dit Hassan Bey, qui ajouta pour Nasreddin :

— Reprends mon cheval.

— Oh non ! dit le Hodja. Mon âne ne boite sûrement plus et Kalima a probablement réparé mon burnous.

184. Une amende de cinq piastres

Un jour, Nasreddin Hodja se promenait dans les bois environnants quand tout à coup quelqu'un lui donna une tape sur la nuque, et ce avec tellement de force qu'il faillit être renversé

— Comment oses-tu me frapper ! lui dit Nasreddin, mécontent.

Le jeune homme, un tant soit peu arrogant, lui fit des excuses sommaires et dit qu'il avait fait une erreur et s'était trompé, le prenant pour un de ses très bons amis. Il émit par ailleurs l'avis que Nasreddin Hodja faisait « une montagne d'un simple grain de beauté ». Après cette offense évidente, rien moins qu'un procès ne pouvait satisfaire Nasreddin Hodja. Le magistrat entendit les deux parties avec une impartialité apparente, mais en fait c'était un ami du contrevenant.

— Bien, mon cher Hodja, dit-il. Je comprends parfaitement ce que vous ressentez. Quiconque, dans des circonstances identiques, ressentirait la même chose. Que diriez-vous si je vous permettais de lui donner une tape à votre tour ? Serez-vous quitte ?

— Non ! Je ne serai pas satisfait avec une telle sentence, dit Nasreddin, qui estimait avoir été offensé et qui voulait que justice soit rendue.

— Bien, dit le juge. Ayant dûment délibéré sur les différents aspects du cas, je condamne le contrevenant à une amende de cinq piastres, payée à la partie offensée.

Il dit alors au jeune homme d'aller chercher les cinq piastres, ce que fit volontiers ce dernier.

Nasreddin s'était assis, en attendant le retour du jeune homme. Une heure passa, puis deux heures, mais toujours aucun signe du jeune homme. Quand fut arrivée l'heure de fermer le tribunal, Nasreddin choisit le moment où le magistrat était le plus occupé pour lui donner une puissante claque sur la nuque et dit :

— Désolé, je ne peux pas attendre plus longtemps, votre Honneur ! Quand notre ami reviendra, vous pouvez lui dire que c'est à vous qu'il doit maintenant les cinq piastres

185. Se mordre l'oreille

Deux hommes vinrent consulter Nasreddin Hodja alors qu'il était magistrat. Le premier homme dit :

— Cet homme a mordu mon oreille. J'exige un dédommagement.

— Il s'est mordu lui-même, dit le second. Nasreddin se retira et passa une heure à essayer de se mordre l'oreille. En vain, il ne réussit qu'à se faire une bosse au front en tombant.

De retour dans la salle du tribunal, Nasreddin prononça la sentence:

— Examinez l'homme dont l'oreille a été mordue. S'il a une bosse au front, il l'a fait lui-même et la plainte est écartée. Si son front n'est pas contusionné, c'est l'autre homme qui l'a fait et il doit payer une amende.

186. A qui sont les pieds ?

Un jour, quatre garçons traversaient un ruisseau qui coulait à l'extérieur d'Aksehir, quand ils entendirent le bruit des sabots d'un âne.

— Cela ressemble à l'âne de Nasreddin Hodja! dit Mouloud, le fils du boucher.

Bientôt, sur le chemin qui longeait le ruisseau, les garçons observèrent un petit âne gris, portant sur son dos Nasreddin, à demi somnolent.

— Il est tellement endormi, que je parierai que nous pouvons lui jouer un tour, dit Djamal, le fils de l'épicier.

— Quel tour ? demanda Mahmoud, le fils du bourrelier.

— Nous devons trouver vite ! dit Karim, le fils du tisserand.

L'âne et son propriétaire approchaient.

— Devons-nous l'appeler ? chuchota Mahmoud.

— Non ! répondit Karim. Si nous le laissons parler le premier, il ne soupçonnera rien.

L'âne et Nasreddin s'arrêtèrent près des garçons.

— Bonjour, les jeunes ! dit Nasreddin. Qu'avez-vous donc pour vous tenir ainsi, comme des arbres plantés dans le ruisseau ?

Les garçons poussèrent du coude Mouloud pour qu'il parle.

— Oh Nasreddin Hodja, Effendi ! dit ce dernier, d'un ton affecté qu'il voulait affligé. Nous sommes dans une situation épouvantable !

— Vous avez des ennuis ? Comment puis-je vous aider ? dit Nasreddin, qui était descendu de son âne, s'était déchaussé et barbotait dans le ruisseau.

— Si vous, vous ne pouvez pas nous aider, personne ne le pourra le et nous devons rester debout ici dans le ruisseau le reste de nos jours, lui répondit Mouloud.

— Oh sage Nasreddin Hodja! Que devons nous faire ? répéta Karim.

Nasreddin regardait attentivement dans l'eau pour trouver quelle chose épouvantable leur était arrivée. Tout ce qu'il pouvait voir, c'était un ensemble de huit pieds vigoureux et trapus. Les garçons poussèrent du coude Djamal pour qu'il continue l'histoire.

— Vous ne voyez donc pas ce qui est arrivé, Nasreddin Hodja Effendi ? gémit ce dernier. Nos pieds sont complètement emmêlés. Je pense que ce pied-ci et que ce pied-là sont les miens, mais Mouloud dit que l'un des deux est le sien.

— Je dis que ce pied et celui là sont à moi, revendiqua Mahmoud. Mais Karim revendique le premier.

Et ainsi de suite, chacun revendiquant les pieds de l'autre. Nasreddin observa et claqua sa langue comme pour montrer qu'il était désolé pour les garçons. Il s'approcha de la rive et prit un grand et solide bâton qui traînait par-là.

— Je peux vous aider à trouver quels pieds appartiennent à qui, dit-il. Il éleva le bâton et l'abattit avec force près l'endroit où se trouvait l'enchevêtrement des pieds. Mais personne ne fut atteint, car plus aucun pied n'était là. Ils étaient tous sur la rive, chaque garçon ayant retrouvé sa propre paire !

— Je suis bien content d'avoir pu vous aider, mes jeunes amis !

Riant sous cape, Nasreddin remit ses chaussures et remonta sur son âne.

— Appelez-moi la prochaine fois que vous perdrez vos pieds ou alors trouvez-vous d'autres sortes d'ennuis.

187. Des coups pour manger

Nasreddin Hodja alla à la ville voisine pour affaires, mais il n'avait pas d'argent. Comme il passait près d'une boutique où l'on vendait du halva, il entra, saisit un gros morceau et commença à le manger. Le vendeur vint vers lui et se mit à crier.

— Comment osez-vous vous servir, sans demander ou sans avoir payé ?

Nasreddin l'ignora et continua à manger. Furieux, le vendeur entreprit de le bastonner. Nasreddin continuait toujours à manger et, s'adressant aux clients qui étaient là et avaient vu toute la scène, il leur dit :

— Les habitants de cette ville sont tellement généreux qu'ils vous battent pour vous forcer à manger quelques-unes de leurs délicieuses confiseries.

188. Nasreddin Hodja commerçant ambulant

Nasreddin Hodja fit l'acquisition d'un étal de marchand ambulant et se mit à parcourir les rues du village, en criant :

— Qui veut mes belles tomates rouges ! Qui veut mes belles salades ! Qui veut mon persil frais !

Le premier client qui se présente découvre que, dans le panier de Nasreddin, il n'y avait aucun légume mais de la viande de chèvre, uniquement de la viande.

— Que se passe t-il, Nasreddin Hodja? Tu ne vendras rien si tu ne dis pas réellement ce que tu vends.

— Je sais ! Je sais ! Rétorqua Nasreddin. Mais si je crie « qui veut ma belle viande de chèvre », j'aurai tous les chats et tous les chiens errants du village à mes trousses.

189. Nasreddin Hodja et le chinois

Nasreddin Hodja prétend qu'il a fait jadis un voyage en Chine et que, là-bas, il a appris le chinois. Quelqu'un, qui doit s'y rendre prochainement pour affaires, lui demanda de lui enseigner quelques mots courants.

— Par exemple, dit-il, comment dit-on “éléphant” ?

— Pourquoi choisir un mot qui ne te servira à rien ? Ils n'ont pas d'éléphants.

— Alors, comment dire “moustique” ?

— Eléphant, moustique, tu as le sens de la démesure ! L'animal que tu choisis est soit trop grand, soit trop petit. Là-bas, on n'aime pas beaucoup les gens qui n'ont pas le sens de la mesure. Tu ne pourrais pas choisir un animal de taille raisonnable ?

— Alors, si je veux acheter un veau, comment dire ?

— Quand j'ai quitté la Chine, les veaux venaient juste de naître. Ils n'ont pas eu le temps de leur donner un nom.

190. La peau de l'ours

Le bruit du choc de la hache de Nasreddin Hodja résonnait dans la forêt. Le silence s'installa dès que Nasreddin s'arrêta pour se reposer. Soudain, Nasreddin sursauta et fut debout. Quel était ce craquement, sous les brindilles, non loin de ses pieds ? Ce n'était pas les pas d'un écureuil, d'un lapin ou d'un renard. Nasreddin observa attentivement l'endroit d'où venait le bruit. Le craquement devenait plus proche et plus fort. Il aperçut une fourrure noire qui se déplaçait, puis quatre pieds rigides se dodelinant maladroitement et venant vers lui, un nez noir luisant entre des yeux perçants ! Le plus grand ours que Nasreddin ait jamais vu de toute sa vie de bûcheron ! Nasreddin courut vers l'arbre le plus proche, un poirier sauvage, et il y grimpa tant bien que mal, encore plus prestement que quand il était enfant. Plus l'ours se rapprochait, plus il semblait grand. Il vint s'installer juste sous l'arbre où Nasreddin se cachait. L'ours bailla et s'étira. Il bailla de nouveau. Il s'étendit sur le sol, grogna et s'assoupit, fermant ses yeux.

— Ne me fais pas une telle blague, pensa Nasreddin., Tu feins de dormir mais tu attends juste que je descende pour te précipiter sur moi.

Nasreddin s'est accroché à la branche, ses yeux fixés sur l'ours. Il s'attendait à tout moment à ce que ce dernier lui saute dessus. Il voulut s'élever plus haut dans l'arbre, mais avait peur de faire du bruit et de donner ainsi l'alarme. Alors l'ours frémit et se détendit, puis respira bruyamment en émettant un ronflement sonore.

— Tu sembles endormi ! chuchota Nasreddin, pas du tout certain d'oser croire ce qu'il voyait.

Puis, à l'épouvante de Nasreddin, l'ours se dressa sur ses pattes de derrière et posa ses grandes griffes sur le tronc de l'arbre où Nasreddin était accroché. Il se mit à renifler voracement, jusqu'à ce qu'il trouve ce qu'il cherchait : une poire sauvage bien juteuse. Mangeant et montant, l'ours parvint presque en haut de l'arbre. Tremblotant de peur, Nasreddin atteignit la branche la plus haute qui pourrait probablement supporter son poids. Si seulement l'ours se contentait de ne pas aller plus haut ! Il reniflait chaque poire à sa portée et l'engloutissait jusqu'à ce que ses grandes lèvres soient tout près de la bouche de Nasreddin. Essayait-il de partager les poires avec lui ?

— Non, merci ! cria Nasreddin, essayant d'être poli. Même dans une telle situation, je ne m'intéresse pas aux poires, je n'en mange jamais, non, jamais !

Soudain, on entendit des cris perçants venant du branchage proche. Avec un hurlement terrifié, l'ours perdit l'équilibre et tomba à travers les branches. Il y eut un bruit sourd quand il atteignit le sol, puis le silence. Un silence qui était le bienvenu. Nasreddin passa le reste de la nuit à essayer de rejoindre lentement et progressivement le bas l'arbre. Après chaque mouvement, il attendait, pour être sûr que l'ours soit sans vie. Le matin, Nasreddin avait atteint la branche la plus basse du poirier. Il sauta maladroitement de cette branche. Il commença à se diriger, en boitant, vers sa maison, en pensant au petit déjeuner qui l'attendait et à l'histoire qu'il allait raconter. Cependant, plus il s'imaginait le véritable récit de sa nuit de tourment, plus il estimait qu'il n'y aurait aucune gloire à en tirer. Soudain un sourire apparut sur son visage fatigué. Il est revenu en courant vers le poirier, a sorti son couteau et dépecé l'ours. L'épaisse fourrure noire sur ses épaules, il marcha à

grands pas, en chantant, vers Aksehir. Il n'entra pas en ville par la petite porte, plus proche de sa maison, mais contourna la muraille pour entrer par la porte principale, près de la place du marché, parcourant les rues animées, l'une après l'autre, jusqu'à ce que tout Aksehir sache que Nasreddin Hodja était un grand et courageux chasseur, qui avait tué, à mains nues, un énorme et féroce ours noir.

191. Le clou de Nasreddin Hodja

Ayant besoin d'argent, Nasreddin Hodja se décida à vendre sa maison. Il passa un accord avec l'acheteur à qui il dit :

— Je te vends tout, sauf ce clou.

L'acheteur accepta. Le lendemain de la vente, Nasreddin revint dans son ancienne maison et dit à l'acheteur :

— Je dois accrocher quelque chose à mon clou. Et il y accroche un sarouel sale. L'acheteur n'est pas content mais il ne dit rien. Le jour d'après, Nasreddin vint déposer une carcasse de mouton. Face aux protestations de l'acheteur, Nasreddin répond :

— C'est mon clou. Je peux y mettre ce que je veux.

Et il en fut ainsi tous les jours.

La maison était devenue une vraie puanteur. Excédé, l'acheteur dit à Nasreddin :

— Il nous faut trouver une solution, je n'en peux plus.

Ce à quoi Nasreddin répond :

— Si tu veux, je te rachète la maison à moitié prix.

Et c'est ainsi que Nasreddin récupéra sa maison.

192. Le touriste et Alexandre le grand

Nasreddin Hodja alla en pèlerinage à la Mecque et en route, passa par Médine. Comme il se dirigeait vers la mosquée principale, un touriste, l'air plutôt embarrassé, s'approcha de lui.

— Excusez-moi monsieur, lui dit-il, vous semblez être d'ici ; j'ai perdu mon guide. Pouvez-vous me dire quelque chose sur cette mosquée ? Elle semble très ancienne et importante.

Nasreddin, trop fier pour admettre qu'il n'en avait aucune idée, a immédiatement commencé une explication enthousiaste.

— C'est en effet une mosquée très ancienne et particulière. Elle a été construite par Alexandre le Grand pour commémorer sa conquête de l'Arabie.

Le touriste fut impressionné, mais un doute se voyait sur son visage.

— Mais comment est-ce possible ? Je suis certain qu'Alexandre était grec ou quelque chose comme ça, en tout cas pas un musulman. N'est-ce pas ?

— Je vois que vous avez quelques connaissances sur le sujet, répondit Nasreddin avec contrariété. En fait, Alexandre a été si impressionné par ses succès militaires qu'il s'est converti à l'islam, pour montrer sa gratitude à Dieu.

— Oh ! dit le touriste hésitant.

Il ajouta :

— Mais il n'y avait sûrement pas d'islam au temps d'Alexandre ?

— Excellente remarque ! rétorqua Nasreddin. Il est vraiment encourageant de rencontrer un étranger qui comprend si bien notre histoire. En fait, il a été tellement bouleversé par la générosité que Dieu lui a témoigné qu'aussitôt il a commencé à pratiquer une nouvelle religion et est ainsi devenu le fondateur de l'islam.

Le touriste regarda la mosquée avec plus de respect, mais avant que Nasreddin ne puisse tranquillement se fondre dans la foule, une autre question lui vint à l'esprit.

— Mais n'est-ce pas Mohammed qui est le fondateur de l'islam ? Ce dont je suis sûr, c'est que ce n'était pas Alexandre.

— Je vois que vous avez étudié la question, dit Nasreddin. J'y arrive justement. Alexandre a estimé

qu'il pourrait correctement se consacrer à sa nouvelle vie comme prophète en adoptant une nouvelle identité. Ainsi, il a renoncé à son nom et pour le reste de sa vie, s'est appelé Mohammed.

— Vraiment ? s'exclama le touriste, c'est étonnant ! Mais... mais j'ai toujours pensé qu'Alexandre le Grand avait vécu bien longtemps avant Mohammed ? Est ce juste ?

— Certainement pas ! répondit Nasreddin, Nous ne parlons pas du même Alexandre. Vous pensez à un Alexandre le Grand différent du mien. Je parle de celui qui se nommait Mohammed.

193. Le voyageur rusé et le mur

Un voyageur, de passage au village, demanda à un homme, adossé à un mur, s'il connaissait bien Nasreddin Hodja ?

— Je voudrais le rencontrer, dit-il, car on prétend qu'il est rusé. Étant donné que je prétends être plus rusé, je voudrais me mesurer à lui.

L'homme lui répond :

— Peux-tu maintenir ce mur avec ton dos ? Ici, les hommes du village se relaient pour éviter qu'il ne tombe. Pendant ce temps, je vais aller chercher Nasreddin et je reviens prendre ma place.

L'homme s'exécuta aussitôt. Au bout de quelques heures, des hommes du village qui se demandaient ce qu'il faisait, l'abordent. Il leur expliqua ce qui s'est passé. Ils lui répondirent :

— Pauvre idiot, tu as eu affaire à Nasreddin lui-même !!!

194. Les poules pondeuses et le coq

Pendant des semaines, les garçons d'Aksehîr avaient réfléchi à la manière de jouer un tour à leur bon ami Nasreddin Hodja. Ils avaient essayé à plusieurs reprises, mais à chaque fois, le tour s'était retourné contre eux. Enfin ils mirent au point un plan qui ne pouvait pas échouer. Du moins il ne pouvait échouer que si Nasreddin oubliait d'aller au bain. Finalement, est arrivé le jour où Nasreddin devait aller au hammam.

Une demi-douzaine de garçons rejoignit Nasreddin juste avant qu'il n'ait atteint la porte du hammam. Ils parlèrent de diverses choses, juste pour ne pas paraître impatients d'appliquer leur plan.

— J'ai une idée ! dit Djamal, une merveilleuse idée ! Feignons d'être un troupeau de poules. Celui qui ne pond pas un œuf dans le bain devra payer le bain pour tous.

— Excellente idée !

Les garçons furent peut-être trop rapides à accepter un plan si étrange.

— Donc vous pensez que vous pouvez pondre des œufs ? leur demanda Nasreddin,

— Bien sûr ! Confirmèrent les garçons, essayant de ne pas pouffer de rire. Voulez-vous vous joindre à nous pour ce jeu, Nasreddin Hodja ?

Sûrement je souhaite être un des vôtres, répondit Nasreddin qui ne pouvait deviner de quoi il s'agissait, mais qui n'avait pas l'intention de se laisser berné par n'importe qui.

Alors qu'ils se déshabillaient, Nasreddin remarqua que les garçons étaient plus lents et plus maladroits que d'habitude. Il fut prêt le premier et entra dans le hammam. Les garçons le rejoignirent, s'accroupissant à côté de lui. Soudain un des garçons entama un chant étrange : — Cot-cot-cot...!

Le garçon agitait ses bras et sautait sur ses pieds. Il indiqua la pierre chaude où se trouvait un œuf blanc bien lisse. Avant que Nasreddin n'ait eu le temps de réagir, un deuxième garçon commença le même manège et indiqua un œuf blanc et lisse sur la pierre où il s'était accroupi. L'un après l'autre, les garçons caquetèrent, agitèrent leurs bras et sautèrent, jusqu'à ce qu'ils aient chacun leur œuf. Nasreddin se souvint qu'ils avaient une main fermée quand ils se sont accroupis à côté de lui. Leurs mains étaient maintenant grandes ouvertes.

— A votre tour maintenant, Nasreddin Hodja Effendi, dirent-ils, en poussant des cris aigus. Montrez-nous quelle bonne pondeuse vous êtes ou alors payez pour le bain pour tous. Nasreddin regarda les œufs, puis les garçons. Il regarda autour du hammam. Alors il sauta sur un banc, tendit

son cou comme s'il essayait de toucher le plafond avec sa tête, agita ses bras et ouvrit largement sa bouche.

Le tonitruant Cocorico ! Cocorico ! poussé par Nasreddin se répercuta sous la voûte surchauffée. Alors il sauta calmement de son perchoir, revint à sa place et dit aux garçons :

— Dans une basse cour avec des poules aussi excellentes pondeuses, vous devez avoir au moins un bon coq.

Et chacun paya pour son propre bain.

195. Se chauffer à la flamme d'une bougie

Nasreddin Hodja était assis au café, échangeant des histoires avec ses amis et fanfaronnant plus que de coutume.

— Je pourrais tenir toute une nuit, debout dans la neige, sans aucun feu pour me réchauffer.

— Personne ne peut le faire ! dit un homme en regardant la neige tomber, à travers la fenêtre.

— Je pourrais et je le ferai cette nuit-même. Je le ferai même si je n'avais pas la moindre braise pour me réchauffer. Alors, si je perds mon pari, demain je donnerai un banquet pour vous tous, chez moi.

Le pari était lancé. Les amis de Nasreddin allèrent rejoindre leurs lits douilletts, tandis qu'il s'installait seul sur la place enneigée. La neige glacée enveloppant ses pieds et fouettant son visage était pénible à supporter. Mais, plus pénible encore était la somnolence qui le tenaillait. Il se devait de rester éveillé, ne serait-ce que pour réchauffer, en les battant, ses pieds et ses mains glacés. Il avait constaté qu'il était plus facile de lutter contre le sommeil en fixant la bougie qui clignotait dans la maison de Mahmoud.

Le matin est enfin venu. Des curieux rencontrèrent Nasreddin Hodja, frissonnant et baillant, qui rentrait chez lui prendre une tasse de café chaud. Ils lui demandèrent des nouvelles de sa nuit et furent émerveillés de ce qu'il avait fait.

— Comment as-tu pu rester éveillé toute la nuit ? lui demandèrent-ils.

— J'ai fixé une bougie vacillante dans la maison de Mahmoud, répondit-il.

— Tu as bien dit une bougie ?

— Bien sûr, répondit Nasreddin.

— Une bougie allumée produit une flamme. La flamme donne la chaleur. Tu t'es donc réchauffé grâce à la chaleur de cette bougie. Tu as perdu ton pari.

D'abord Nasreddin essaya de rire de leur argumentation, mais il constata bientôt qu'ils ne plaisantaient pas. Il ne pouvait pas convaincre ses amis qu'une bougie à l'intérieur d'une maison distante ne pouvait procurer aucune chaleur à un homme se trouvant dehors sur la place enneigée.

— Quand viendrons-nous chez toi, pour le banquet ? lui dirent ses amis, insistant sur le fait qu'ils avaient gagné le pari.

— Venez ce soir, à la nuit tombée, leur dit Nasreddin.

Juste après l'appel du muezzin pour la prière du soir, un groupe d'hommes vint frapper à la porte de Nasreddin qui leur ouvrit. Laissant leurs chaussures près de l'entrée, ils s'assirent en tailleur sur une natte.

— Le dîner n'est pas tout à fait prêt, lança Nasreddin de sa cuisine.

Nous ne sommes pas pressés, nous attendrons le temps qu'il faut, dirent-ils.

Humant l'air ambiant pour deviner ce qui pouvait mijoter dans la cuisine, ils ne décelèrent aucune odeur particulière. Ils attendirent, attendirent, attendirent...

— J'espère que vous n'avez pas faim, leur dit Nasreddin de la cuisine. Le dîner n'est pas encore prêt.

— Peut-être pourrions-nous t'aider, suggéra un invité affamé.

— Bien, dit Nasreddin, Vous pourriez tous venir à la cuisine pour aider.

Entrant dans la cuisine, ils furent surpris de trouver Nasreddin debout, en train de remuer avec application le contenu d'une grande marmite en cuivre suspendue et sous laquelle brûlait (à bonne distance) une bougie vacillante.

— Juste quelques minutes ! dit Nasreddin, debout sur la pointe des pieds, scrutant l'intérieur de la marmite froide. Ca ne devrait pas tarder à bouillir. Une bougie donne tellement de chaleur, vous le savez bien !

196. Simple idiot et Super idiot

Un jour, Nasreddin Hodja alla au moulin pour faire moudre son blé. En attendant son tour, il se mit à prendre des poignées de grains d'autres sacs pour les mettre dans le sien. Le meunier remarqua le manège et se mit à crier après Nasreddin :

— Qu'est-ce que vous êtes en train de faire ?

— Je suis un idiot et je fais ce qui me vient à l'esprit, répondit Nasreddin.

— Vraiment, rétorqua le meunier. Alors pourquoi ne prenez-vous pas du blé de votre propre sac pour le mettre dans les autres.

— Voyez-vous, dit Nasreddin calmement, je ne suis qu'un simple idiot. Si je faisais cela, je serais un super idiot.

. Un pique-nique pour la fin du monde

Portant son énorme turban jaune, son burnous blanc ouvert sur sa blouse rayée et un sarouel ample, Nasreddin Hodja se tenait debout contre le mur de briques, observant le nuage de poussière brune qui s'élevait de la route menant aux pâturages de la colline et surveillant son mouton.

— Quel beau mouton que voilà, Nasreddin Effendi, dit, d'un ton songeur, Oualid qui passait par-là. Qu'il est dodu et tendre, grâce à Dieu !

Nasreddin jeta un regard soupçonneux à Oualid, qui continuait à penser à haute voix :

— Il est bien dommage de perdre ce mouton quand la fin du monde est pour demain !

— La fin du monde ? s'étonna Nasreddin

— Tu n'es pas au courant ? dit Oualid. Si nous faisons rôtir le mouton rapidement, il ne serait pas perdu quand la fin du monde viendra.

Ils marchèrent de concert et avaient maintenant atteint la porte de la maison de Nasreddin, quand ce dernier demanda :

— Pourquoi pensez-vous que la fin du monde est pour demain ?

— Pourquoi ? Vous n'avez donc pas entendu ? Chacun en parle.

Oualid interpella un groupe d'hommes qui étaient assis, prenant le soleil au seuil de la porte voisine et leur dit :

— Nasreddin Hodja n'a pas entendu dire que la fin du monde était proche. Il ne réalise pas combien il serait sage de sauver ce mouton dodu en le mangeant, tant que nous sommes en vie pour l'apprécier.

— Oh ! C'est la chose la plus sensée à faire, dirent-ils, en chœur.

Alors Nasreddin prit sa décision et leur donna rendez-vous pour le lendemain, près de la rivière, leur promettant le plus succulent des méchouis.

Le jour suivant était parfait pour un pique-nique au bord de la rivière. Les hommes invités par Nasreddin et beaucoup de leurs amis étaient là quand les premières volutes de fumée montèrent du feu où Nasreddin faisait rôtir le mouton et cuire une énorme marmite de pilaf avec des pistaches.

— Notre dernier jour au monde, se lamentait Nasreddin, essuyant des larmes dont on ne sait si elles étaient provoquées par la douleur ou par la fumée du feu de bois. Louange à Dieu pour ce jour chaud et ensoleillé. Si je n'étais occupé à rôtir ce mouton, j'irais faire une dernière baignade à la rivière.

— Quelle bonne idée ! dirent les convives. Nous allons nous baigner pendant que tu rôteras la viande.

En peu de temps, leurs vêtements furent entassés près de Nasreddin et ils barbotèrent dans l'eau de la rivière. Ils ne pouvaient pas voir Nasreddin, mais ils pouvaient entendre le crépitement du feu et le son de sa voix :

— D'une minute à l'autre, ce sera la fin du monde.

Ayant mauvaise conscience, ils songèrent à lui dire que c'était une plaisanterie. Et alors ils pourraient en rire ensemble en mangeant le mouton. A l'odeur du mouton en train de rôtir s'ajoutait une autre odeur moins agréable, mais qu'ils ne pouvaient identifier. Ils sortirent de l'eau et regardèrent l'endroit où ils avaient déposé leurs vêtements. Ces derniers étaient dans le feu en train de brûler. Nasreddin sourit et dit :

— Oh ! Vos vêtements ? J'ai réalisé que, avec la fin du monde qui ne devrait pas tarder, vous n'en auriez plus jamais besoin.

197. Avare ou généreux

Une riche personnalité du village donnait un grand banquet et Nasreddin Hodja n'y avait pas été invité. Il se présenta néanmoins au dîner, alla trouver l'hôte et lui dit :

— Je suis juste venu te dire que certains, au village, racontent qu'il n'y a pas plus avare que toi.

— Moi avare ! Si je l'étais, est-ce que je donnerais ce banquet ?

— Me voilà rassuré, dit Nasreddin, les gens qui parlent ainsi ne sont que des mauvaises langues, jaloux de ta prospérité. Quant à moi, je n'ai jamais douté de ta générosité.

Et il alla tranquillement s'asseoir à une des tables.

198. Nasreddin Hodja, Tamerlan et le tir à l'arc

Chaque fois que Tamerlan s'ennuyait avec ses courtisanes, toujours à faire des courbettes et des bassesses, il éprouvait du soulagement dans la compagnie de Nasreddin Hodja. Un jour, il demanda à Nasreddin de l'accompagner au champ de tir à l'arc.

— Quel bon tir ! dit Nasreddin alors que la flèche d'un soldat perçait l'œil du taureau de la cible. Il me rappelle la manière dont je maniais l'arc.

— Vraiment ? dit Tamerlan, surpris par ces propos. Je n'ai jamais entendu dire que tu as été archer.

— Oh oui, en effet ! J'ai été un archer célèbre. Je me souviens que des hommes venaient de villes lointaines pour me voir tirer à l'arc.

— Mes soldats tireront certainement profit d'une démonstration de quelques bons tirs, dit Tamerlan qui appela alors un soldat et lui emprunta son arc et ses flèches, pour les donner à Nasreddin.

— Voilà une bonne occasion de nous montrer ton savoir-faire.

— Oh ! dit Nasreddin, vous ne devez pas priver votre soldat de l'occasion de s'entraîner. Il en a tellement plus besoin que moi.

Ce à quoi Tamerlan répondit :

— Ta démonstration lui sera beaucoup plus profitable que le temps qu'il est censé perdre.

— C'est qu'il y a si longtemps que je n'ai pas tiré à l'arc, dit Nasreddin. Il est préférable de ne pas le faire aujourd'hui.

— Oh ! Cela te reviendra dès que tu sentiras l'arc entre tes mains.

Donnant l'exemple, Tamerlan met une flèche en place, tend l'arc et envoie la flèche en plein dans le mille.

— Regarde ! Cela fait des mois que je n'ai pas eu un arc entre mes mains, mais je me sens comme si j'avais tiré hier. A toi maintenant.

— Peut-être devrai-je attendre jusqu'à ce que cette coupure sur mon doigt guérisse, dit Nasreddin qui essayait de changer de sujet.

— Le doigt ne doit pas toucher l'arc ou la flèche, s'entêta à lui dire Tamerlan.

— Vous oubliez la douleur à l'épaule qui m'a gêné tout l'hiver, rétorqua Nasreddin, qui s'accrochait à tout ce qui pouvait contribuer à tenir arc et flèche hors de sa portée.

— Tu as dit ce matin que le soleil printanier d'aujourd'hui avait fait disparaître cette douleur, dit Tamerlan, en tendant fermement l'arc et une flèche vers Nasreddin.

Nasreddin Hodja savait reconnaître un ordre – et un ordre de Tamerlan était vraiment un ordre. Il essaya d'apparaître désinvolte dès qu'il prit l'arc entre ses mains maladroites. Un regard rapide à un soldat lui a indiqué la façon de le tenir. Après deux ou trois essais, il ajusta la flèche pour la diriger vers la cible. Il tendit la corde et ferma les yeux. La flèche tomba mollement à quelques centimètres de ses pieds. Tamerlan s'attendait à voir Nasreddin navré ou embarrassé. Pas du tout ! Un sourire désinvolte éclaira son visage et il dit :

— Ce que je voulais vous montrer, c'est la manière dont tire votre maître de chasse.

Nasreddin prit une autre flèche des mains du soldat et répéta l'exercice, la flèche ne dépassant pas, cette fois, l'aire de départ !

— Et cela, dit Nasreddin, c'est pour vous montrer comment tire votre gouverneur.

Nasreddin prit une troisième flèche et l'ajusta. Cette troisième flèche alla certes plus loin, mais nettement à droite de la cible.

— Et cela, dit Nasreddin, vous montre comment tire votre général.

Nasreddin prit une quatrième flèche, ferma les yeux et tira au hasard. Et, à sa grande surprise, elle se logea exactement au centre de la cible.

— Dieu soit loué ! murmura Nasreddin qui ajouta à l'intention de Tamerlan :

— Et cela, pour vous montrer comment tire Nasreddin Hodja.

199. La cuisse manquante

Nasreddin Hodja marchait à grands pas par les rues d'Aksehir, une main saisissant fermement l'oie rôtie mise sous son bras, l'autre main pinçant son propre nez pour le tenir fermement serré. Il n'avait aucune confiance en lui et ne voulait pas prendre le risque de voir l'arôme de l'oie rôtie le tenter. L'oie était un présent pour Tamerlan et devait arriver entière à son destinataire.

Une mouche se posa sur le front de Nasreddin. Il ôta la main de son nez, juste le temps de chasser la mouche, mais l'arôme épicé de l'oie rôtie envahit ses narines. Il se souvint qu'il y avait longtemps qu'il n'avait goûté de l'oie rôtie. Après tout, il y avait beaucoup à manger au palais de Tamerlan. Ce dernier ne sera pas privé, s'il ne manquait qu'un tout petit bout d'oie, une cuisse bien dodue, par exemple.

Tout en grignotant un morceau de la volaille, il ne pouvait pas s'empêcher de se demander ce que Tamerlan penserait d'une oie rôtie avec une seule cuisse. Peut importe. Il s'en inquiétera le moment venu. La succulente cuisse qu'il était en train de déguster valait n'importe quel ennui ultérieur. Nasreddin trouva Tamerlan tout à fait de bonne humeur et heureux d'avoir de la compagnie. Il sembla reconnaissant de recevoir une oie aussi succulente, comme si les gigantesques étagères de son garde manger étaient vides. Il tourna l'oie à plusieurs reprises, pour mieux admirer ses rondeurs.

— Quelle cuisinière que ta Kalima ! s'exclama Tamerlan. Personne, dans mes cuisines, ne peut rôtir une oie avec une telle perfection !

— Oui, acquiesça Nasreddin, Kalima est effectivement une excellente cuisinière.

Il disserta longuement sur les pilafs de Kalima, les potages de Kalima, les dolmas de Kalima, les baklavas de Kalima. Il parlait rapidement, pour que Tamerlan ne remarque pas l'absence de la cuisse.

— C'est étrange, très étrange ! dit Tamerlan en regardant attentivement l'oie. Cette oie n'a qu'une seule cuisse.

— Pour sûr ! répliqua Nasreddin, à combien de cuisses vous attendiez-vous ?

— Deux, bien sûr !

— Deux cuisses ? Rétorqua Nasreddin. Pas à Aksehir. Dans d'autres villes, les oies peuvent avoir deux cuisses ou trois ou même quatre, mais celles d'Aksehir sont célèbres pour être unijambistes.

— Comment peut-tu me mentir ainsi ?

Tamerlan se leva, sa bonne humeur ayant disparu comme la cuisse de l'oie.

— Tu sais aussi bien que moi ce qui est arrivé à l'autre cuisse. Des oies unijambistes d'Aksehir, vraiment !

— Bien, si vous ne me croyez-pas, venez constater par vous-même.

Nasreddin le dirigea vers la fenêtre.

— Voyez les célèbres oies unijambistes d'Aksehir près de votre propre fontaine.

Tamerlan regarda dans la direction indiquée par Nasreddin. Près de la fontaine — pouvait-il vraiment le croire ? — il vit une douzaine de grandes oies blanches dormir au soleil, chacune fermement perchée sur un seul pied.

— Combien de pieds voyez-vous ? demanda a Nasreddin. Je compte douze oies et douze pieds. Pouvez-vous en compter plus ?

— Non ! avoua Tamerlan.

Bien que perplexe, il n'avait jamais remarqué cela auparavant. Il était trop préoccupé par les guerres et les affaires de gouvernement pour remarquer les oies.

— Les oies de mon village d'enfance en Asie avaient bien deux pieds chacune, j'en suis sûr.

— C'est parfaitement possible ! concéda Nasreddin. Mais nous ne sommes pas dans votre village d'enfance. Ici, c'est Aksehir, le siège des oies unijambistes.

Cependant inquiet, Nasreddin s'apprêtait à partir. Juste à ce moment, un chameau qui dormait près de la fontaine se releva et poussa des cris rauques et perçants. Les douze oies se réveillèrent de leur torpeur, chacune dépliant le pied mis sous son aile. Avec une grande agitation, elles se dispersèrent, chacune courant sur deux pieds. Au moment où Tamerlan reprenait ses esprits, Nasreddin était déjà en bas dans la cour, au-dessous de sa fenêtre. Tamerlan se mit à la fenêtre et appela Nasreddin. Mais ce dernier, sans comprendre ce que Tamerlan lui disait, avait déjà préparé sa réponse.

— Mon bon Tamerlan, cria t-il, juste avant que la porte de palais ne s'ouvre pour le laisser passer, si vous ou moi avons eu les oreilles envahies par un tel raffut, alors que nous étions endormis, ne pensez-vous pas qu'il nous serait poussé au moins quatre pieds !

200. Le chameau fabuleux

Un jour Tamerlan, en bavardant avec Nasreddin Hodja, parlait de façon étrange, exagérant tellement que, dans ses propos, une puce est devenue un chameau. Nasreddin était très ennuyé. Finalement, il exagéra plus que lui, fit d'un chameau un animal énorme et fabuleux :

— En vérité, j'ai eu beaucoup de chameaux auparavant. Mais je n'avais jamais vu un chameau tel que celui j'ai actuellement. Si je lui dis "marche", il le fait. Si je lui dis "vole", il le fait. Malheureusement, il ne peut ni lire ni écrire, comme mon fils !

Tamerlan était ébahi. Il lui dit :

— Hodja , s'il te plaît, laisse-moi voir cette étrange créature !

Nasreddin demeura imperturbable et répondit :

— Majesté, ces jours-ci, je lui enseigne les premiers rudiments de la prière. Si Dieu le veut, quand je reviendrai l'an prochain, il se mettra à genoux devant vous !

Tamerlan attendit le jour convenu avec impatience. Quand ce jour fut arrivé, Nasreddin dit :

— Seigneur, que vous dire ? Une fois qu'il a commencé à lire le Coran, cela lui a tellement plu qu'il a insisté pour le mémoriser dans sa totalité. L'année prochaine, s'il plaît à Dieu, quand il saura le Coran par cœur, vous apprécierez sa voix mélodieuse !

Tandis que Tamerlan attendait avec anxiété l'année suivante, la femme de Nasreddin et ses amis s'inquiétèrent pour sa vie

— Nasreddin, tu es en train de jouer un jeu dangereux. Tamerlan, ne croira pas éternellement à ton mensonge. Il est temps d'arrêter !

Ce à quoi Nasreddin répondit :

— Attendons, pourquoi paniquer ainsi ! Il reste encore beaucoup de temps jusqu'à l'année prochaine. Le chameau peut mourir ou Tamerlan peut mourir ou moi je peux mourir.